

CINÉ-CAFÉ du samedi 2 novembre 2024

Nous avons parlé, dans ce ciné-café, de...

TROIS KILOMÈTRES  
JUSQU'À LA FIN DU MONDE

NO OTHER LAND

L'HISTOIRE DE  
SOULEYMANE

Ciné-Café



BARBÈS  
LITTLE ALGERIE  
UN FILM DE  
HASSAN GUERRAR

AU BOULOT!

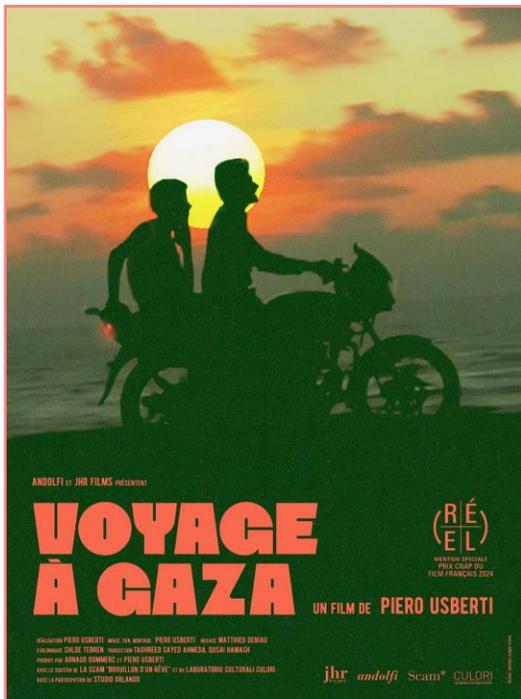
Carla  
et Moi

Mikey Madison is  
*Anora*

THE  
APPRENTICE

PRIX EMILE-REYNAUD 2024

VOYAGE  
À GAZA



## Voyage à Gaza de Piero Usberti

Peut-on parler d'un « coup de cœur », à propos d'un film qui traite d'un sujet horrible ? Soit : Gaza avant le 7 octobre. On regarde les maisons, les immeubles, les rues, les gens et on ne peut que se demander : qu'en reste-t-il ? Le point de vue du réalisateur, c'était : filmer la beauté de Gaza et de ses habitants. Avec ses images tournées en 2018 et 2019, il ne savait pas que les pierres autant que les hommes allaient être ensevelis sous les bombes. Il a terminé le montage de ce documentaire une semaine avant le 7 octobre 2023.

C'est donc un film sur un monde disparu. L'une d'entre nous est restée perplexe devant ce qu'elle a considéré comme un bout-à-bout d'images sans structure. Pour d'autres, le regard sans a priori du réalisateur permet de réfléchir sans prendre position sur ce sujet clivant. Il nous permet de considérer cette histoire, qui a commencé à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, sans se dire que l'autre est forcément un salaud. Parce que tous les Israéliens ne sont pas derrière Netanyahu et tous les Palestiniens ne soutiennent pas le Hamas.

D'ailleurs, on se rend bien compte, à regarder ce documentaire, que le Hamas impose une dictature aux Palestiniens et que vivre sous cette dictature ajoute au malheur de la colonisation. Dans l'entretien qu'il a accordé à Antoine Guillot dans l'émission [Plan large](#) sur France Culture, le réalisateur a expliqué qu'il a mis beaucoup de temps à monter ce film, et qu'il a hésité à le montrer. Pour lui il ne fait aucun doute que Gaza était une prison. C'est-à-dire que Gaza était déjà invivable avant le 7 octobre, ce qui ne justifie tout de même en rien les attaques de ce jour funeste. Son film n'est pas manichéen dans sa façon de présenter la situation et tout ce qui n'est pas manichéen est bon à prendre, en notre temps de clivages irréconciliables.

## **No Other Land**, de Basel Adra, Yuval Abraham, Rachel Szor et Hamdan Ballal

Encore plus fort : cet autre documentaire sur... pas tout à fait le même sujet, mais dans la même région. Dans un regroupement de villages en Cisjordanie, un jeune palestinien filme les incursions de l'armée israélienne qui vient détruire les maisons de paysans palestiniens pour les chasser de leur terre afin de la récupérer, soit disant pour créer un camp d'entraînement de Tsahal mais en réalité, pour établir de nouvelles colonies.

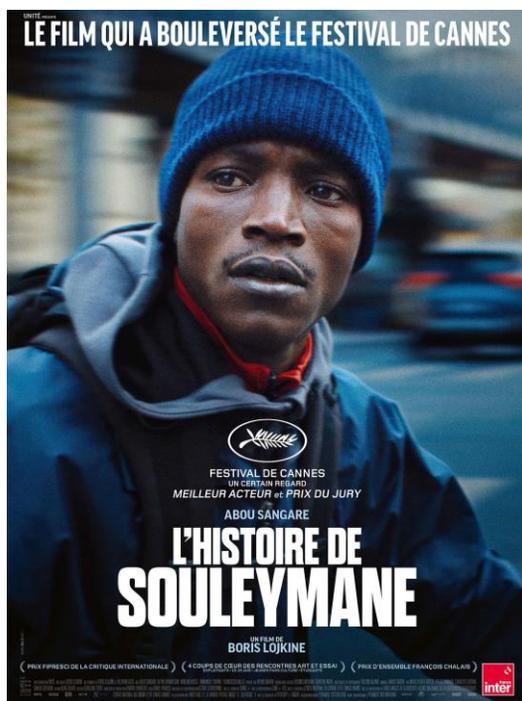
Au début, il filme seul et puis au bout de 5 ou 6 ans, il est rejoint par un jeune réalisateur israélien sympathisant de la cause des Palestiniens. Au fil des ans ils sont devenus amis.

Au final, ils sont quatre à signer ce film : Basel Adra, habitant d'un de ces villages, celui qui a commencé à filmer les exactions de Tsahal dès ses 15 ans. Yuval Abraham, cinéaste israélien devenu son ami. Rachel Szor, directrice de la photographie, monteuse et réalisatrice israélienne. Et Hamdan Ballal, photographe, cinéaste et agriculteur palestinien.

Si vous croyez connaître le sujet, parce que vous avez lu des articles de journaux ou regardé des reportages à la télévision, néanmoins ce film-là vous s'imprimera dans votre mémoire parce qu'il nous place à l'intérieur de ce groupe de villages et qu'on voit, sans sortir de cet endroit pendant l'heure et demie que dure le film, ce qui s'y passe. C'est-à-dire ? L'armée et les soldats israéliens détruisent les maisons une à une. Ils viennent avec un bulldozer en détruire une, puis une semaine plus tard une autre, encore une semaine plus tard une autre... Comme ils ne les détruisent pas toutes d'un coup ça passe inaperçu pour la communauté internationale mais c'est ainsi que petit à petit ils contraignent les familles palestiniennes devenues sans domicile à partir. Elles quittent non seulement leurs terres historiques mais aussi leur mode de vie basé sur l'agriculture puisqu'elles n'ont d'autre choix que rejoindre des villes palestiniennes déjà surpeuplées. On assiste aussi à la collusion de l'armée avec les colons qui interviennent, armes à la main, pour participer à l'expulsion des Palestiniens. Parmi les exactions filmées, arrive ce moment où un colon tire sur un Palestinien et le blesse à mort. Il mettra de longs mois d'agonie à mourir, mais il mourra, sous les yeux de sa mère qui finira par implorer dieu de le rappeler à lui afin que s'abrègent ses souffrances.

Une autre originalité du film, c'est qu'on vit l'amitié entre Basel le Palestinien et Yuval l'Israélien. Une amitié pas évidente, qui doit beaucoup à l'effort de croire en un avenir malgré tout. Chaque soir Yuval rentre chez lui, libre de ses mouvements, tandis que Basel reste dans sa prison à ciel ouvert. L'avenir de l'humanité, s'il y en a un, elle le devra aux hommes de bonne volonté comme eux.





## L'Histoire de Souleymane, de Boris Lojkine

S'il est un film dont il serait sacrilège de raconter la dernière scène, c'est bien celui-là ! Certains films, ce n'est pas si grave si on vous raconte la fin parce que ce n'est pas tant l'histoire qui compte que comment elle est racontée, mise en scène... Dans **L'Histoire de Souleymane**, le spectateur passe son temps à cavalier derrière Souleymane, dont la vie est une course incessante, jusqu'à la dernière scène où soudain il s'arrête, bien obligé, parce qu'il a un rendez-vous administratif. Alors, le spectateur se tient à ses côtés et se trouve dans la disposition de l'écouter, parce que le rythme change et que la

caméra se pose. Le spectateur est en attente, tout l'a amené à cette concentration. Ne serait-ce que pour la façon dont cette scène est amenée, la construction du film est magnifique.

Au-delà de l'émotion qu'il suscite, le film montre combien les sans-papiers sont soumis à toutes les exploitations. Pour être payé à livrer des repas, Souleymane doit emprunter l'identité d'un salarié de la plateforme pour laquelle il travaille. Une bonne partie de son salaire passe dans cet emprunt d'un profil de travailleur régulier. Une autre partie va à l'homme qui lui procure le discours à tenir à l'OFPPA en vue d'obtenir des papiers. On n'obtient pas des papiers avec n'importe quel discours, il faut avoir été persécuté, être en danger de mort si l'on retourne dans son pays. Alors, Souleymane apprend par cœur le récit qui pourrait lui permettre de cocher toutes les cases, toutes les conditions à remplir pour être régularisé. Mais il faut payer pour obtenir ce récit, rien n'est donné.

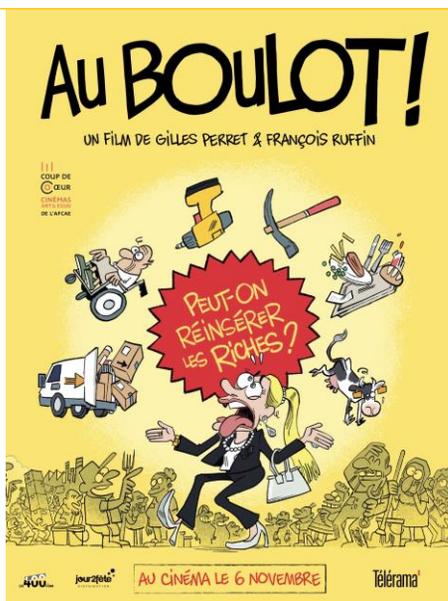
Ses journées se passent sur un vélo à se faufiler un chemin entre les voitures et les autres deux roues, à quitter la piste cyclable quand un véhicule s'est garé dessus et à traverser les carrefours à toute berzingue, au mépris des feux rouges parfois, pour cumuler un nombre suffisant de courses. Pour filmer ces scènes impressionnantes dans la densité de la circulation parisienne, la caméra est placée sur un autre vélo qui roule juste derrière Souleymane. C'est-à-dire qu'elle épouse chacun de ses coups de pédale, nous plaçant dans son mouvement, dans sa quête sisyphienne.

La nuit venue, il lui faut choper le dernier bus qui le conduira au centre d'hébergement d'urgence où il pourra se doucher et dormir, sans oublier de régler son réveil pour appeler le 115 à l'aube, afin de réserver une place similaire pour la nuit suivante.

Se trouve-t-il une âme charitable sur ce chemin de croix ? Oui, plusieurs, d'infimes attentions qui font du bien parce qu'elles émergent du règne de l'indifférence. Et puis lors de la seule scène, avant la dernière, où le mouvement ralentit, Souleymane offre ce qu'il n'a pas : du temps. À un homme âgé et handicapé dont la seule interaction qu'il a avec son fils est le repas que ce dernier lui fait livrer. Il y a une dimension culturelle dans la façon dont Souleymane s'occupe quelques minutes de cet être vulnérable et plus solitaire encore que lui-même.

L'acteur non professionnel Abou Sangaré, qui incarne Souleymane, est mécanicien de profession. Le cinéma ne lui a pas tourné la tête puisqu'il ne rêve que de continuer à réparer des camions. Il crève l'écran avec son regard plein d'humanité et de dignité. Même ceux qui reprochent au film son aspect trop documentaire, ceux qui ont trouvé que ce n'était pas du cinéma tant ça collait au réel, reconnaissent sa cinégénie. Quant à ceux qui ont aimé le film, c'est pour lui et pour la justesse de toutes les situations décrites. C'est pour avoir appris à comprendre la vie des ombres que nous côtoyons dans nos villes, tout en éprouvant l'émotion d'une rencontre avec un être singulier, unique.

[Débat du film](#)



**Au boulot !** de Gilles Perret et François Ruffin

Était-ce une bonne idée ? Il y a deux ans, le député François Ruffin avait entraîné son copain le cinéaste Gilles Perret dans une démarche politique au sens le plus littéral du terme : filmer un député macroniste, Bruno Bonnell, dans un voyage à la rencontre d'aides à domicile, afin qu'il découvre leurs conditions de travail et de rémunération, pour réfléchir à un projet de loi destiné à améliorer les deux. Cela avait donné un film à la fois émouvant et instructif, avec des scènes où on voyait les aides à domicile exercer leur travail qui est un

travail d'humanité puisqu'elles viennent en aide à des personnes en situation de dépendance qui ont besoin d'aide et de considération ; et d'autres scènes où on les écoutait réfléchir ensemble à ce qui les aiderait à exercer ce métier essentiel dans de meilleures conditions. Le député macroniste était entraîné dans un « Vis ma vie » comme tous les députés devraient en pratiquer régulièrement afin d'exercer correctement leur métier de faiseurs de lois.

Cette année, François Ruffin et Gilles Perret renouvellent l'expérience avec une autre « prise » de François Ruffin, comme il la désigne, et peut-être que ce mot, « prise », symbolise ce qui pose problème, mais on y reviendra.

Un jour, sur un plateau de RMC, François Ruffin s'est trouvé face à Sarah Saldmann, avocate de métier et polémiste dans les médias de droite et d'extrême droite. Elle s'est fait une spécialité d'insulter les chômeurs et les travailleurs pauvres, en les traitant de feignasses et d'assistés, alors il lui a proposé de venir en rencontrer, littéralement de « vivre un mois avec un SMIC ». Elle a répondu pas un mois, mais une semaine, pourquoi pas. Alors il l'a emmenée tout d'abord en Picardie, puis un peu partout en France, pour rencontrer des travailleurs précaires et des chômeurs.

Elle joue le jeu, distribue des colis avec un livreur, emballe des poissons dans une usine, balaie un bar, récurse des chiottes ... Elle joue le jeu, mais « la mayonnaise ne prend pas ». Nous nous sommes demandé pourquoi. D'abord, elle vient vraiment d'une autre galaxie. Elle n'est pas comme le député macroniste qui avait tout de même quelque lien avec la réalité, qui ne rencontrait pas pour la première fois des gens « ordinaires », des gens comme vous et moi qui ne dépensent pas des dizaines de milliers d'euros par mois. Elle, dans une des premières scènes du film on la voit manger, dans un palace parisien, un croque-monsieur qui coûte 53 €. À un moment elle fait défiler sa « wish list » sur son téléphone et ce sont des habits de luxe et des objets comme un sac Balmain à 20 000 €. Sachant cela, le fait qu'elle se considère comme appartenant à la classe moyenne dit quelque chose de sa déconnexion d'avec la réalité de la majorité des gens.



Ensuite, François Ruffin et Gilles Perret ne s'intéressent pas à elle. Ils la filment comme quelqu'un d'exotique qu'ils parachutent dans un milieu qu'ils connaissent bien, ça produit un effet comique par moments mais ça reste très superficiel, elle passe trop peu de temps avec chacun pour que quelque chose se passe, de l'ordre d'un échange ou d'une transmission. Il y a une scène où il aurait pu se créer un moment de cinéma, mais ils la ratent. C'est quand ils suivent une aide à domicile qui vient chez un vieux monsieur pour faire sa toilette et lui

préparer à manger. Sarah Saldmann elle aussi passe un gant de toilette sur la tête du vieil homme, puis aide l'aidante à faire son lit, puis l'écoute dire combien elle aime faire ce métier mais combien c'est dur d'être payée une misère et combien ça veut dire qu'elle est complètement déconsidérée. Et là, Sarah Saldmann craque, est submergée par l'émotion, s'éloigne de la caméra, ne veut plus être filmée. À ce moment-là, si François Ruffin et Gilles Perret avaient un peu insisté, s'ils avaient bien voulu creuser cette émotion, une parole vraie aurait pu survenir mais ils passent très vite à la séquence suivante et ce faisant, ils passent à côté du seul moment où Sarah Saldmann se montre atteinte, vulnérable. S'ils avaient pu l'amener à réfléchir sur cette émotion qui était arrivée sans prévenir, peut-être se serait-il passé quelque chose d'intéressant, peut-être serait-il sorti quelque chose qui aurait donné de l'humanité à cette écervelée. Mais peut-être que cela n'intéressait pas Ruffin ni Perret d'accéder à son humanité.

Pendant le [débat](#), Gilles Perret a expliqué que Sarah Saldmann s'est créé un personnage pour ses interventions sur CNews – pendant le tournage du film elle est passée de RMC à CNews. C'est exprès qu'elle tient des propos outranciers, provocateurs. C'est ça qui fait de l'audience et du buzz et qui fait qu'elle est réinvitée. Perversion d'un système qui promeut le clash permanent et les clivages entre les gens. À la fin on la voit se faire rattraper par son milieu et cela signe le grand échec de Ruffin : à la considérer comme une « prise » et pas comme une personne avec qui il pouvait échanger avec sincérité et en se défaisant de ses filtres, il ne s'est donné aucune chance de créer un lien humain avec elle. Peut-être n'y serait-il pas parvenu parce qu'elle a elle aussi de sacrés filtres, mais ce que montre le film, c'est qu'il n'a pas essayé. Il a juste voulu nous faire rire d'elle, il y parvient mais ça ne va pas très loin, on reste à la surface des choses.





## L'amour ouf, de Gilles Lellouche

C'est la plus jeune d'entre nous qui a lancé ce titre, bien sûr. Ce film cartonne auprès des jeunes, il est en bonne route pour dépasser les 5 millions d'entrées. Il raconte l'histoire de deux jeunes, dans le Nord. Elle, Jackie, vient d'un milieu aisé. Lui, Clotaire, pas du tout. Or, ils vivent dans la même ville et tombent amoureux. Puis des choses se passent, Clotaire va en prison et Jackie se marie avec quelqu'un de sa classe sociale. Sauf que sortant de prison, Clotaire, toujours amoureux d'elle, cherche à la retrouver et quand il y parvient, elle retombe dans ses bras...

Question de génération : les « anciens » parmi nous ont trouvé le film trop violent. Tout leur a paru violent : la musique, les images, les lumières, le filmage, si bien qu'ils se sont sentis agressés, « cognés » a dit C. Les jeunes non, pas du tout. Ce que cela dit de l'évolution de notre société est que la violence se banalise et ce n'est pas réjouissant.

Cela dit, beaucoup ont trouvé la première partie très bien, particulièrement grâce à l'acteur qui joue Clotaire jeune. Il s'appelle Malik Frikah et on devrait réentendre parler de lui. La deuxième partie est moins crédible, les acteurs (Adèle Exarchopoulos, François Civil) sont tellement connus qu'on n'y croit pas et la violence est trop démonstrative. En plus elle est bourrée de clichés du genre : des plans du couple sur fond de soleil couchant. Au secours, mais Gilles Lellouche le revendique, chacun ses goûts.

## Barbès Little Algérie, de Hassan

Et si on plongeait dans un film qui met en scène une cohabitation harmonieuse entre les communautés, où des amitiés, des amours peuvent naître ? Voilà un film qui donne presque envie d'aller vivre dans le quartier de Barbès tellement il en dresse un portrait sympathique et chaleureux. C'est plein d'humour et on a adoré une relation neveu/oncle très réussie.



**Anora**, de Sean Baker



Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce film avance masqué. Le premier plan nous place en plein male gaze sur des fesses féminines cadrées serré, dans une boîte de strip tease. Sean Baker commence par décrire de façon quasi documentaire le quotidien d'une travailleuse du sexe et il bénéficie dans cette première partie de l'investissement physique extraordinaire de son actrice principale, Mikey Madison. Elle est de tous les plans de ce film de 2h19 et on ne se lasse pas de la regarder tant son énergie et sa combativité crèvent l'écran. Anora, à qui elle prête non seulement ses traits mais tout son corps, défend si bien sa dignité qu'elle ne la perd jamais, quelque misère qu'on lui fasse. Et dieu sait si on lui en fait !

D'abord, elle semble s'en sortir pas mal dans ce boulot pas comme un autre, qu'elle exerce avec entrain, ce qui la fait apprécier des clients comme de son patron, même si quand elle rentre dans l'appartement qu'elle partage avec une colocataire, il ne fait aucun doute qu'elle appartient à la classe ouvrière. Place à la deuxième partie où elle est élue par un client, fils d'un oligarque russe tellement riche qu'il peut tout se payer, y compris Anora pour quelques jours, y compris un mariage à Las Vegas, jusqu'à ce que ça arrive aux oreilles de ses parents qui rappellent fissa de Russie pour faire annuler ce mariage trop facile et ramener l'enfant gâté au bercail. Alors, le faux prince charmant disparaît et les hommes de main de son père le recherchent, en compagnie d'Anora qui s'accroche de toute son âme à l'idée qu'elle peut sauver ce mariage auquel elle est bien la seule à croire. Ce qui nous amène, petit à petit, à la trouver émouvante, à l'instar d'un des hommes de main qui a avancé bien masqué, lui aussi.

Est-ce que ça vaut une Palme d'Or ? Sous ses dehors de comédie, parce qu'on rit beaucoup, derrière ses scènes burlesques irrésistibles, le film ne remet pas sur le devant de la scène la lutte des classes, puisque Anora lutte pour elle-même, pas pour sa classe ; par contre, en faisant vivre sous le même toit, pour un temps forcément limité, une travailleuse précaire, dépourvue de toute couverture sociale, et un ultra-riche protégé de toutes les vicissitudes de la vie, il est politique. Avec finesse, parce qu'il n'insiste sur rien, mais il s'imprime dans notre mémoire comme éminemment politique.

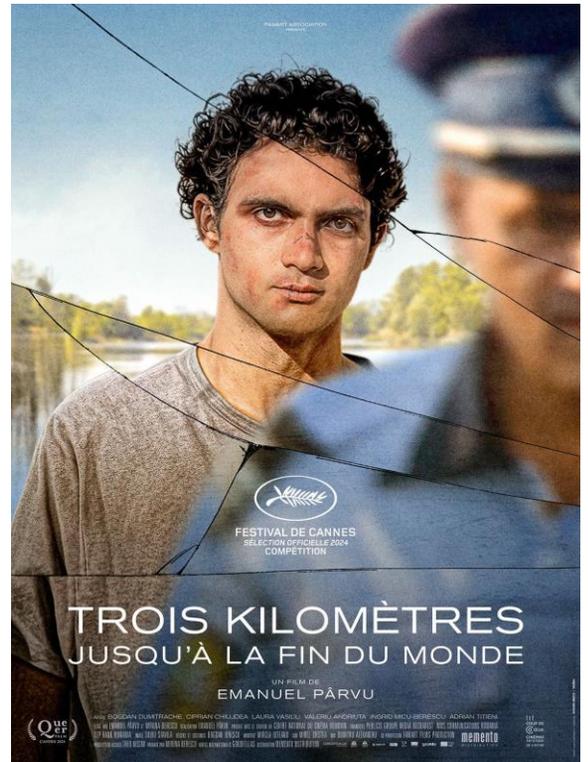
Encore une fois, méritait-il une Palme d'Or ? S'il est frustrant qu'elle ne soit pas allée aux **Graines du figuier sauvage**, parce que ç'aurait été un geste politique éclatant et que **Les Graines...** est une grande œuvre, s'il l'on devine que sans Greta Gerwig, présidente du jury 2024 et pseudo grande représentante du cinéma indépendant américain, il serait sans doute parti bredouille du festival de Cannes, néanmoins **Anora** ne démérite pas. C'est bien aussi, les films qui, après nous avoir franchement divertis, nous font réfléchir.

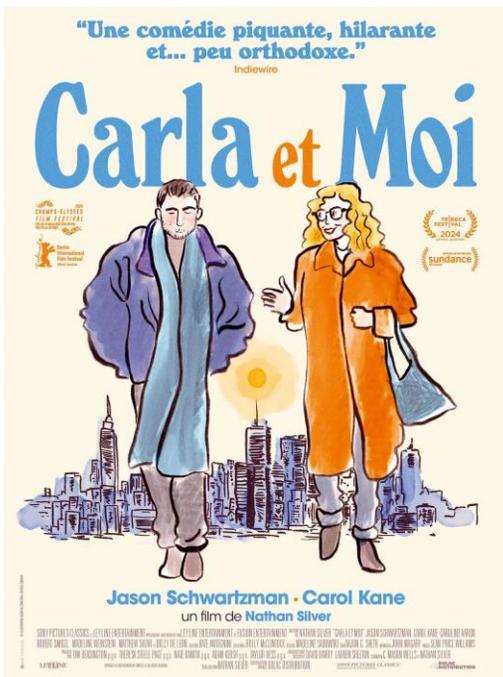
### Trois kilomètres jusqu'à la fin du monde, de Emanuel Pârvu

Vous n'aurez peut-être pas envie d'aller en Roumanie, après avoir vu ce film. Pourtant, dans ce pays comme dans tous les pays, il y a de belles personnes. On ne vous dira pas qui est la belle personne, ici... mais il y en a une.

Un jeune homme, étudiant en ville, revient dans son village natal, chez ses parents. Le lieu est idyllique, c'est l'été alors il fait très beau, de toutes parts le village est entouré par la nature, avec une rivière pas loin pour se projeter là où elle peut nous mener... Pour avoir été surpris en compagnie d'un jeune homme de passage avec qui il partage, dehors, un moment d'intimité, pas sexuelle mais presque, il se fait tabasser. Homophobie ordinaire. Dès lors, les masques tombent.

D'abord parce que son homosexualité, que ses parents ne soupçonnaient pas, est révélée au grand jour. Ensuite parce qu'elle dérange tout le monde. Si en surface, les figures d'autorité, comme le chef de la police, ou le gros propriétaire qui tient le village sous sa coupe, désapprouvent cette agression, très vite tout le monde se met d'accord pour étouffer l'affaire. « *On dirait qu'il ne s'est rien passé* » semble la seule phrase capable de mettre tout le monde d'accord. Force du déni et force du film qui déroule son implacable mécanisme.





## Carla et moi, de Nathan Silver

Savoureux ! C'est l'histoire d'un chantre (chanteur dans les services religieux, ici dans une synagogue) déprimé depuis la mort accidentelle de sa femme. Il tente un suicide et la scène est hilarante, tout est dans le second degré, bienvenue dans l'humour juif new-yorkais ! Il a été élevé par un couple de femmes, deux mères totalement différentes. Il déprime tellement qu'il ne peut plus chanter et perd la foi. Son rabbin est aussi pragmatique que drôle.

Il va retrouver la prof de chant qu'il a eue au collège. Elle vient le voir parce qu'elle veut faire sa bar mitzvah... à 70 ans ! Elle lui demande de l'accompagner. Pense-t-on à Harold et Maud ? Ce n'est pas tout à fait pareil. En tout cas on rit beaucoup, c'est fin et intelligent, un régal !

## The Apprentice, de Ali Abbasi

Le cinéma nous instruit. Ce film-ci nous fait découvrir l'ascension de Donald Trump. Ou plus précisément, la relation entre Donald Trump et un avocat véreux, Roy Cohn, qui l'a formé, pour le pire et pour le pire. Roy Cohn était un maître en cynisme, prêt à toutes les magouilles et toutes les corruptions pour contourner la loi et servir ses intérêts. Le film montre que l'élève a dépassé le maître, dans les grandes largeurs. Au départ Trump sollicite Cohn et se montre humble (!) et appliqué. Puis, il apprend de lui à s'acheter des soutiens politiques et judiciaires qui lui permettent de mettre en œuvre des projets immobiliers (telle la Trump tower) qui l'enrichissent et grâce auxquels il devient un homme d'affaire de plus en plus considérable et considéré.

Du réalisateur Ali Abbasi, nous avons vu **Border** et **Les Nuits de Mashad**, deux films qui mettent en scène la figure du monstre. Est-ce à dire qu'il campe à nouveau un monstre, ici ? Et dans ce cas qui est le monstre : Roy Cohn ou Donald Trump ? Les deux mon général, mais surtout le second, parce que le film se termine avec lui, plus puissant et décomplexé de scène en scène. Roy Cohn lui a



transmis sa triple devise : toujours attaquer ; ne jamais rien avouer ; toujours revendiquer la victoire. Nous avons vu Trump appliquer exactement ces trois règles lors de son premier mandat. Le voilà qui revient, beaucoup plus largement élu que la première fois et sans contre-pouvoir. Sauve qui peut !

Il a essayé de faire interdire le film aux Etats-Unis, sans succès ; mais ce brûlot est un coup d'épée dans l'eau parce que seuls les opposants à Trump sont allés le voir. On ne prêche qu'aux convaincus.

## Soirée Prix Emile-Reynaud 2024



Certains ne sont allés à cette séance que parce que notre association en avait fait une séance Renc'art : bien leur a pris : ils ont découvert 7 merveilles de poésie. Sept court-métrages d'animation qui concouraient pour le prix Emie Reynaud décerné chaque année. Certains de ces films sont accessibles en ligne, comme le lauréat : [Les Belles cicatrices](#), de Raphaël Jouzeau, mais aussi :

- [Plus douce est la nuit](#), de Fabienne Wagenaar
- [Le Chevreuil](#), de Delphine Priet-Mahéo

Pour les suivants je n'ai trouvé que la bande-annonce :

- [Charbon de terre](#), de Bastien Dupriez
- [Ma footballeuse à moi](#) de Cheyenne Canaud-Wallays
- [Playing god](#), de Matteo Burani

Enfin un making of :

- [Quelque chose de divin](#), de Mélody Boulissière et Bogdan Stamatini

Attention : le prochain ciné-café n'aura pas lieu le premier samedi de janvier, mais le second !

